

Petite revue de philosophie

L'amour conjugal contre l'amour scortatoire

Claude Gagnon

Volume 2, numéro 1, automne 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105701ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105701ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, C. (1980). L'amour conjugal contre l'amour scortatoire. *Petite revue de philosophie*, 2(1), 57-94. <https://doi.org/10.7202/1105701ar>

**L'amour conjugal
contre l'amour scortatoire**

Claude Gagnon

Professeur au département de philosophie

«Ils allèrent consommer leur union à Niagara et, ce faisant, lancèrent une mode qui depuis, n'a cessé de se répandre.» (Serge Grenier, «Niagara Story», L'Actualité)

On m'a demandé d'ouvrir cette série de conférences d'intérêt général.¹ Ce soir, comme vous l'avez vu annoncé, j'ai mis au programme un thème concernant la philosophie de la sexualité: un thème que j'ai travaillé depuis quelques années. J'avais quatre groupes d'étudiants au premier semestre pour le cours de philosophie de la sexualité et quatre groupes au second semestre. J'y ai abordé différents aspects de la sexualité et sans vouloir apporter un bilan de ce que j'ai fait avec ces étudiants, je vais essayer ce soir de formuler les hypo-

1. Conférence inaugurale donnée dans le cadre de la série d'automne de l'Éducation des adultes, Collège Édouard-Montpetit, 10 octobre 1979.

thèses qui me viennent à l'esprit après quelques mois de réflexion suite à cette expérience concernant le sens que nous donnons à la sexualité et à l'amour dans notre société. J'ai intitulé mon exposé «L'amour conjugal contre l'amour scortatoire» parce que je considère qu'aujourd'hui les gens ne savent pas davantage ce que veut dire «conjugal» que ce que veut dire «scortatoire». Vous êtes peut-être conscients que vous ne savez pas ce que veut dire «scortatoire»; j'é mets l'hypothèse que vous ne savez pas, non plus, ce que veut dire «conjugal». Et pour ce faire, je vais vous inviter à faire un petit voyage dans le passé au cours duquel nous allons étudier les fondements de cette conjonction qui est l'origine linguistique de ce qu'on appelle l'amour «conjugal», pratique qui est certainement passée de mode aujourd'hui.

-I-

Je ne vous apprend rien en vous disant qu'aujourd'hui il y a énormément de livres qui se publient sur l'amour et la sexualité. J'aurais donc pu vous inonder avec les best-sellers de la sexualité. Je vais plutôt vous présenter un couple (composé d'une femme et d'un homme) et commencer tout de suite à être conjugal, c'est-à-dire, vous présenter un couple stable qui, tout au long de mon exposé, restera fidèle, fidèle à lui-même. Ce couple est composé d'une Danoise et d'un Suédois. J'en appelle à la réputation de ces nationalités dans notre Amérique puritaine. Malheureusement pour eux et heureusement pour nous, voyeurs de l'histoire, ils n'ont pas vécu à la même époque. Je commence tout de suite par la plus belle des deux moitiés: la Danoise. Il s'agit d'une contemporaine, journaliste, philosophe de

formation, qui se nomme Suzanne Brögger. Elle vient de publier un livre, titré *Et délivrez-nous de l'amour*, dont l'édition française fut assurée par la maison Belfond en 1978. Je m'arrête à Suzanne Brögger parce qu'elle convient au Suédois que nous rencontrerons plus tard. Comme je le disais, son livre *Et délivrez-nous de l'amour*, arrive dans un flot d'ouvrages concernant la sexualité et concernant le sens que nous devons donner à l'amour aujourd'hui. Cette femme auteur, je l'ai choisie parce qu'elle m'apparaît être authentique dans son témoignage.

C'est une femme qui a une formation théorique mais elle fait aussi des actes pratiques, ce qu'on appelle une pratique concrète dans certains milieux. Elle est déjà une cause de scandale en Hollande, une cause de pornographie bien sûr, et les Danois eux-mêmes se la partagent, se la déchirent, dans les hebdomadaires du Danemark à toutes les fins de semaine. Il y a les *pro* et les *contra*; ceux qui sont pour Brögger et ceux qui sont contre Brögger. Elle a tout simplement décidé de faire ce qu'Henry Miller avait fait chez les hommes. Elle a décidé de décrire sa sexualité propre, avec ses fantasmes, ses pratiques, ses faillites, ses erreurs et ses espoirs. Et elle le fait dans un langage assez précis, assez direct; la lecture en est tout à fait agréable. Je vais cependant adopter ce que ma profession me recommande de faire, c'est-à-dire, une position critique bien sûr et en toute égalité sexuelle avec le Suédois qui comparaitra plus loin.

Dès la couverture, le livre de Suzanne Brögger pose un problème parce qu'on y affiche une magnifique

blonde nue. Ça fait partie du marketing de la sexualité dans notre société. Vous savez comment nous sommes sollicités à la télévision pour le moindre shampooing; dans les hebdomadaires familiaux, qu'ils s'appellent *Jour de France* ou *Vendredi, Samedi, Dimanche*, on exploite énormément les corps pour le moindre objet de vente. Donc, pour un ouvrage sur la sexualité et sur l'amour qui s'appelle: *Et délivrez-nous de l'amour*, on affiche une blonde. La préface rédigée par Emmanuelle Arsan nous apprend que cette blonde est très belle et nous la décrit de façon telle que moi je n'arrive pas à savoir si c'est l'auteur elle-même qui s'affiche sur la couverture. Une de mes collègues en philosophie, Denyse Valois, me dit que ce n'est pas Suzanne Brögger et qu'on n'a pas consulté cette dernière sur ce point. Mais un autre témoignage vient contredire ce dernier: Suzanne Brögger s'est fait photographe, comme elle le dit elle-même (p. 78), pour la revue *Suck* dirigée par Germaine Greer. Elle s'était laissée photographier nue pour qu'un de ses articles puisse être publié. Alors au niveau du principe je pense qu'il n'y a pas de problème à imaginer que c'est Suzanne Brögger qu'il y a sur la couverture. Je parle de la couverture, je m'étends un peu là-dessus parce que pour moi un livre c'est d'abord une couverture; ainsi le témoignage d'Henry Miller sur cette même jaquette de couverture écrivant: «Je n'ai rien lu d'aussi audacieux et d'aussi courageux depuis Rabelais (donc depuis 400 ans)² que ce livre écrit pas une Danoise», m'apparaît comme un procédé d'*éditing* d'intention plutôt douteuse. Ensuite, quand on lit la préface d'Emmanuelle Arsan qui nous dit que non seu-

2. Parenthèse de Claude Gagnon.

lement Suzanne Brögger est plus agréable à lire encore qu'à regarder, que non seulement elle fait tout ce qu'elle dit mais qu'en plus son écriture, qui ressemble à des écritures antiques, est même plus belle que les hiéroglyphes égyptiens et chinois, je trouve qu'on commence à fréquenter une divinité plus qu'une femme. Emmanuelle Arsan dit: «Les lettres larges et rondes tracées par Suzanne sont plus fascinantes et superbes que les signes chinois et les idéogrammes d'Ancienne Égypte» (p. 7). C'est un peu rendre mauvais service à quelqu'un qui vient témoigner simplement et authentiquement de ses expériences dans le domaine. Et, heureusement, l'authenticité de Suzanne Brögger nous fait oublier très vite ces traits de marketing en nous livrant l'ensemble de sa réflexion. Je vais m'attarder seulement à un point de l'ensemble de sa réflexion, un point précis, parce que c'est le domaine qui correspond à ma spécialisation; cela concerne l'origine historique du mal d'amour.

Suzanne Brögger bien sûr, pense souvent comme nous. Elle dit que l'amour se fait partout de la même façon, c'est-à-dire mal, et que nos sexologues essaient de tirer le meilleur de la pire des cultures imaginables. Elle nous brosse un tableau de notre normalité, qui n'est pas des plus joviales, et on est porté à lui donner raison dans la mesure où ses données correspondent à ce qu'on peut nous-même recueillir autour de nous. Elle pose le problème féministe et elle prétend, comme tous les écrivains, comme tous ceux qui interviennent à cette tribune, le résoudre à sa façon. Ce problème, nous le verrons tantôt. Elle donne plusieurs définitions utiles. Par exemple, dans la mesure où elle est Danoise et

qu'elle vit encore au Danemark, elle nous donne des définitions précises de ce qu'est la pornographie, de ce qu'elle n'est pas: «La pornographie n'est pas un art mais bien une technique pour représenter les choses telles qu'elles sont» (p. 89). Au niveau des prototypes sexuels mâle/femme, Brögger arrive à ne pas nous introduire dans une opposition trop simpliste, savoir: les hommes sont les méchants et les femmes sont les bonnes. Elle nous dit que les hommes et les femmes sont comme les fous et les cavaliers sur un jeu d'échecs. Ils n'ont pas la même fonction et ils doivent avoir une complémentarité dans leurs fonctions qui ne peut se réduire à un régime d'opposition. Dans la mesure où l'auteur possède une formation théorique, toutes ses expériences, elle essaie de les comprendre et d'en donner une signification globale à l'intérieur même de l'histoire qui est la sienne et qui est un peu aussi la nôtre parce que nous faisons partie de l'Occident. Elle s'interroge précisément sur notre notion d'amour et sur son origine historique. Se basant sur les théories de Serge Moscovici, elle nous apprend que l'amour est un sentiment tout à fait récent, que les mariages d'amour n'existent qu'à peu près depuis un siècle. Quand on regarde un peu le passé, on s'aperçoit que les mariages étaient exclusivement des institutions d'ordre politique et n'avaient rien à voir avec ce sentiment amoureux qui lui, par contre, se vivait tout à fait dans l'interdit et l'occultation. Et pour situer un peu cet interdit, elle remonte aux périodes jusqu'où la plupart des historiens remontent, c'est-à-dire, elle remonte au Moyen Âge et elle nous parle de ce qu'on nomme aujourd'hui «l'amour courtois»: l'amour de cour, l'amour de chevalerie. Elle essaie de situer là l'origine de notre

problème concernant l'amour d'aujourd'hui, elle essaie de comprendre quel sens on a donné à l'amour par rapport à ce qui est arrivé à ce moment-là.

On peut voir les erreurs d'un auteur aux moments les plus chauds de sa démonstration. Et lorsque Suzanne Brögger veut exposer le prototype de l'amour chevaleresque, de l'amour de chevalerie, elle fait référence à un mythe (parce qu'un mythe explique toujours une société): «Un mythe n'est pas un mensonge, dans la mesure où il exprime un désir profond» (p. 276). Un jour, on pourra peut-être lire, par exemple, l'opéra rock *Starmania*, qui vient d'être écrit et qui parle beaucoup de sexualité et d'amour, et y voir quelques tracés, quelques dominantes de notre forme sociale. Brögger fait cela avec le mythe de *Tristan et Iseut*. Et lorsqu'elle le fait, je vois un glissement dans son analyse.

Nous connaissons tous, pour en avoir entendu parler, le mythe de *Tristan et Iseut*: deux amoureux fictifs qui se sont beaucoup aimés. On sait, par exemple, que Jean Cocteau en a fait un film: *L'Éternel retour*. Quand Brögger parle de *Tristan et Iseut*, on a la révélation de son intention par la façon dont elle parle du mythe. Lorsqu'elle parle de *Tristan et Iseut*, elle parle de «l'éternel triangle» qui peut-être naquit à ce moment-là; c'est-à-dire, le roi Marc, le cocu de l'histoire, Iseut, promise au roi Marc, et Tristan, le chevalier avec lequel Iseut a une aventure interférant dans le projet de mariage planifié avec le roi Marc. Et pour Brögger, le mythe de *Tristan et Iseut*, c'est cela. Iseut, promise au roi Marc, qui s'en va dans l'interdit, dans le hasard de la circonstance avec Tristan vivre l'éternel amour. Je pense que l'auteur

ne considère que la moitié du mythe: car si on lit *Tristan et Iseut*, on s'aperçoit qu'il n'y a pas trois personnages dans cette histoire-là, c'est-à-dire le roi Marc, Iseut et Tristan, mais il y en a quatre: c'est l'amour à quatre. Et le quatrième personnage, c'est une autre Iseut, une deuxième Iseut qui aime tout autant Tristan que la première. Et le problème, si vous avez vu le film de Cocteau, se pose très clairement à la séquence finale. Tristan mourant demande à la deuxième Iseut si elle voit venir la première à l'horizon. Celle-ci s'en vient effectivement en bateau. Mais la deuxième Iseut dit à Tristan: «Non, elle ne vient pas». Est-ce que la deuxième femme unique a le droit, elle aussi, de capitaliser sur l'éternité du sentiment? C'est le problème fondamental de *Tristan et Iseut* et les deux Iseut sont beaucoup plus constitutives du mythe de Tristan que peut l'être le roi Marc qui, à mon avis, joue un rôle secondaire dans cette histoire. Donc, par sa façon de se remémorer le mythe et en ne nous parlant pas de la deuxième Iseut, déjà on peut penser que la lecture de Brögger sur l'origine de notre complexe amoureux va biaiser la définition du sentiment amoureux. En effet, on apprend quelques chapitres plus loin que le propre de la chevalerie, le propre de l'attitude du chevalier face à la dame inaccessible (nous sommes toujours au Moyen Âge, au début du XIe ou du XIIe siècle), le propre du chevalier, dis-je, est de dire à sa dame: «Fais ce que je veux ou je te fais violer par tous mes amis!» Brögger le dit très clairement, le code d'éthique proposé par le chevalier à sa dame c'est: «Je ne te viole pas si tu veux bien être ma servante et ma maîtresse quand je le désire» (p. 85). Moi, je trouve ça un peu réducteur pour l'amour courtois et j'ai des réserves

quand elle dit que l'archétype de l'amour chevaleresque se limite à ça. Elle a, par ailleurs, de bonnes définitions bien sûr. Il y a, par exemple, la dame inaccessible qu'on aime toujours lorsqu'elle est inaccessible et lorsqu'elle devient accessible on ne l'aime plus. Un amant en aimant un autre quand l'autre ne l'aime pas et, inversement, quand le deuxième commence à aimer le premier, le premier n'aime plus le deuxième. Pour que toujours la rencontre soit impossible. Si on veut voir un exemple caricatural de cet archétype, on peut lire *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette où, systématiquement dans cet ouvrage, tous les amoureux ne sont pas aimés par la personne qu'ils aiment et font un peu l'es-pèce de figure du cochon qui se mord la queue: la première personne aime une deuxième qui ne l'aime pas mais qui aime une troisième qui n'aime pas la deuxième mais qui aime une quatrième qui n'aime pas cette troisième mais qui aime une cinquième, et on revient dans le roman à la cinquième qui aime la première mais qui n'est pas aimée par la première. On se plaît, en ce monde, à ne jamais vivre la rencontre amoureuse. Brögger a quelque raison de l'exposer ainsi mais je pense que dans sa définition du traitement chevaleresque qui consisterait pour la femme exclusivement à ne pas être violée, elle exagère.

Elle exagère aussi quand elle dit que la chevalerie a provoqué chez l'homme une schizophrénie sexuelle, et pas chez la femme semble-t-il (p. 85), et puis qu'ensuite les choses se sont gâtées à la Renaissance du XVI^e siècle. Trois siècles plus tard triomphent le capitalisme, la famille nucléaire et la culture patriarcale avec une

culture masculine qui est rattachée au pouvoir, dit Brögger. Parce que l'auteur réduit, comme beaucoup d'analystes, la structure politique à la structure du pouvoir et oublie la structure de l'autorité. Associant donc la sexualité masculine au pouvoir, elle en arrive à la conclusion que l'Occident a été beaucoup plus perturbateur pour les femmes que pour les hommes. Je pense que rien n'est moins certain. Par exemple, si on parle exclusivement en terme de violence matérielle, on pourrait compter beaucoup plus de circoncisions et de castrations en Occident qu'il n'y a de clitoridectomies. On ne pourrait faire le même énoncé pour les sociétés islamiques. Il n'est donc pas certain que cette société patriarcale issue du code du chevalier qui consiste à s'approprier une femme sous la menace de ses amis, que le type de relation amoureuse défini trop brièvement de cette façon-là, il n'est pas certain, dis-je, que ce type de relation ait pu donner une société où les hommes sont privilégiés par rapport aux femmes. Bien sûr, l'amour courtois s'est répandu dans une structure littéraire, une instance littéraire qui s'appelle le roman (p. 138). Le roman comme genre correspond aussi à cette période où les chevaliers courtoisaient les dames et, jusqu'à un certain point, on peut dire que tout roman est roman d'amour et que là littérature romanesque a véhiculé un certain modèle chevaleresque entre d'abord les gens de la noblesse, puis ensuite chez certains clercs, pour finalement imprégner les classes moyennes lorsque les romans se sont popularisés, lorsque les formes de littérature romanesque se sont répandues avec l'imprimerie. Le code chevaleresque aurait été un cul de sac surtout pour l'homme. Pourtant, Brögger nous dit que la société contrôle da-

vantage la conduite des femmes que la conduite des hommes (p. 85).

Concernant la référence au mythe de *Tristan et Iseut* et la définition du code de chevalerie, Brögger me semble passer beaucoup trop brièvement. Cette simplification dans le traitement des textes historiques contribue au fait que la société, dans laquelle vit Brögger, ne comprend plus rien à l'amour. On s'en aperçoit au chapitre au cours duquel l'auteur se fait laver dans un pays de l'Est par une laveuse professionnelle. Elle raconte aussi comment elle interviewe un travesti, faisant finalement l'amour avec lui, elle raconte aussi comment elle est amoureuse d'une jeune femme. Chacun de ces chapitres se solde, si je compile les jugements de Brögger, par une incompréhension. Brögger ne comprend rien à l'amour. C'est peut-être pour cela qu'elle veut en être délivrée. Je donne ici comme exemple la mésaventure racontée au chapitre «Bonnie en prison».

Bonnie est une amie de Suzanne Brögger. Tout aussi libérée, elle fait du théâtre et décide à un moment donné de répondre à un psychopathe ayant vu une pièce jouée par la troupe dans laquelle elle figure. Le psychopathe lui dit qu'il a écrit une pièce de théâtre de quatre-vingt-huit actes et qu'il veut la lui montrer. Que si elle veut bien aller le voir à l'asile, ça lui fera bien plaisir de la recevoir. La jeune femme y va, très libre, très ouverte, assez ouverte pour que le psychopathe commence à se réchauffer... jusqu'à proposer des ententes sexuelles acceptées par Bonnie (il se masturbe et éjacule devant elle) qui revient le soir par la suite et lui dit qu'elle a bien aimé ça. Le psychopathe cherche absolu-

ment à se faire libérer par les psychiatres. Il réussit, stimulé par une rencontre aussi riche et positive, sort de l'asile, vient frapper à la porte de Bonnie en pleine nuit et la viole. Bonnie ne comprend pas. Et le jugement de Brögger est un peu dur pour les hommes parce qu'elle dit qu'au fond il n'y a pas de différences qualitatives entre ce psychopathe et les hommes en général: «La seule différence entre lui et les hommes qu'on n'enferme pas c'est que lui, *ça lui est difficile de vivre avec*» (p. 127). Vous lirez la description physique du psychopathe et aussi ses intentions. S'il y a ça à l'intérieur de tout homme et bien je postulerai à mon tour qu'il y a une Bonnie (bonniche) à l'intérieur de toute femme.

Ne comprenant pas différents phénomènes comme celui-là (pourquoi une de ses amies se fait violer quand elle va exciter un psychopathe), Brögger pose aussi différents jugements, différents énoncés que je considère comme étant faux. Elle considère que la phase de l'amour où on s'expose voluptueusement toutes les vérités au grand jour est la dernière phase (p. 15). Alors qu'on pourrait tout aussi bien rétorquer que c'est la première, et qu'avant cela les partenaires ne s'étaient pas vraiment rencontrés, que c'est parce qu'elle, l'auteur, appartient à une société européenne puritaine décadente qu'elle considère le niveau du dialogue verbal ouvert entre deux partenaires comme la toute fin, alors que ce serait peut-être le tout début. Là, Brögger est prisonnière de sa propre historicité. Nous allons la quitter en lui empruntant une définition du conjugal qu'elle a pourtant très bien cerné. Elle ne parle pas souvent de l'union conjugale. En fait, en Suède, en Europe, en Occident,

dans le monde moderne en général on ne parle plus tellement de l'union conjugale. Mais elle définit cette union tout de même très bien en disant que «l'union conjugale devrait durer toute la vie, que les vaches soient grasses ou maigres. Or, les statistiques sur le divorce disent le contraire et le mariage a perdu sa signification» (p. 133). Là, encore, elle ne comprend pas ce qui va arriver si le mariage perd sa signification et si on est délivré de l'amour. Il lui reste peut-être seulement une chose: la sexualité.

-II-

Passons à l'autre partenaire de ce couple: le Suédois. Je n'ai pas fait comme certaines agences de rencontres qui font se rencontrer des partenaires qui ne vont pas bien ensemble sur l'avis erroné de l'ordinateur. J'ai été chercher un partenaire qui pourrait nous permettre de comprendre pourquoi Suzanne Brögger ne comprend plus rien. Ce partenaire, je l'ai trouvé dans le monde de la philosophie. Il s'appelle Emmanuel Swedenborg. C'est un Suédois, le plus grand philosophe suédois. Il n'est pas un marginal, mais un philosophe qui a enseigné dans les universités suédoises, dont les ouvrages ont fait l'objet d'une édition critique par L'Académie Royale de Suède. Ces ouvrages ayant été traduits par de multiples maisons d'édition, Swedenborg nous apparaît alors comme un chef de file de la pensée du XVIIIe siècle. Consultez, sur ce point, l'ouvrage de Martin Lamm de l'Académie de Suède: *Swedenborg* (préface de Paul Valéry, Paris, Stock, 1935). Swedenborg est un philosophe du XVIIIe siècle et ce siècle connaît une réapparition du savoir magique et des sciences occultes. Grossière-

rement, on pourrait dire que la Renaissance de Platon au XVI^e siècle, atténuée cependant par le mécanisme de Descartes, se prolonge au XVIII^e et notamment par l'intermédiaire des universités anglaises, dont celle de Cambridge. Au XVIII^e siècle, le classicisme subit un recul et on se retrouve à un drôle de carrefour concernant le savoir.

Emmanuel Swedenborg est un homme de son temps. Il est fils de pasteur, donc fils de piétiste. Un fils de pasteur protestant qui connaît la science de Descartes diffusée depuis près d'un siècle maintenant, un Emmanuel fasciné par le modèle mécanique du monde et qui voulait arriver à donner une explication matérialiste de la spiritualité de l'âme. Un jeune savant épris du mécanisme cartésien, qui habite chez des horlogers, qui comprend le monde comme une immense machine, et qui pensait comme les cartésiens, que les animaux n'étaient que des automates très complexes. Il fera le contraire, comme tout philosophe, de ce qu'il voulait faire. Swedenborg se laissera envahir peu à peu dans sa recherche par son sentiment religieux et à la fin de sa vie en arrivera à donner une explication animiste des objets et des corps les plus matériels.

Swedenborg a énormément publié et je ne veux pas faire le bilan total de ses recherches. Je veux simplement montrer brièvement où se situe, dans son oeuvre, sa publication sur l'amour scortatoire. Il y a certains principes généraux que j'aimerais d'abord énoncer. Par exemple, j'ai parlé de piétisme. Aussitôt qu'on pense à piétisme, on pense tout de suite à austérité et on pense tout de suite à froideur et à frigidité. On commet alors

une erreur de jugement, car les piétistes du XVIII^e siècle précisément sont des êtres chaleureux; ce sont eux, entre autres, qui donneront les fondements du puritanisme mais qui aussi seront les ancêtres des Quakers qui viendront s'implanter en Nouvelle-Angleterre. Cet aspect chaleureux des piétistes s'oppose à l'idéologie protestante sévère du XVII^e. Si on veut s'imaginer un être sévère complètement abstrait de son corps, qui n'a aucune chaleur humaine et aucune émotivité, on ne doit pas se représenter un piétiste du XVIII^e siècle mais plutôt un piétiste du XVII^e. Le théologien Melancthon serait le prototype de cette espèce d'orthodoxie protestante; dur, rigide, alors qu'au XVIII^e siècle il y a une renaissance néoplatonicienne, une espèce de vitalité, de chaleur, une hystérie qui va nous permettre de comprendre certains des postulats de Swedenborg concernant l'amour.

Un mot encore concernant ce siècle. Il ne faut pas penser, même si c'est le siècle des encyclopédistes et des premières systématisations de la science, qu'il n'y ait que science et raison au XVIII^e. Prenons, par exemple, *l'Essai sur l'entendement humain* de John Locke, philosophe de premier plan à cette époque. Quand on le lit, on n'y trouve pas que des abstractions scientifiques mais on y repère aussi les plus beaux délires. On ne doit pas s'imaginer que dans une société, par exemple celle du XVIII^e, il y a d'un côté les savants qui sont austères et déductifs et d'autre part des gens qui délirent et qui agissent selon une pure émotivité. Les deux composantes se retrouvent souvent chez les mêmes individus, fussent-ils scientifiques. Les historiens nous disent que

la société du XVIII^e siècle est une société voluptueusement curieuse. Il y a une volupté de la science et c'est par volupté que Swedenborg tranquillement va passer du modèle mécaniste du monde au modèle animiste de théosophie qui domine à la fin de sa vie. Swedenborg est un homme de science de son siècle: il est fasciné par le prodigieux, par toutes les mécaniques. C'est la période où l'on voit apparaître pour la première fois les automates dans les cirques, machines fascinantes parce qu'elles reproduisent apparemment les mouvements de la vie. On trouve déjà une préoccupation bionique à cette période. On fabrique artificiellement les mouvements de la vie; cela est important pour notre question de sexualité. Swedenborg va représenter pleinement sa période. Il va s'adonner à l'activité intellectuelle typique du savant de son époque, c'est-à-dire non pas en réfléchissant de façon aride et purement rationnelle mais bien en rêvant. Comme beaucoup d'hommes intelligents de cette période-là, Swedenborg est un rêveur qui pratique le rêve et le songe méthodiquement.

Swedenborg pratiquait, à ce qu'on lit dans l'ouvrage du professeur Lamm, un exercice de respiration faisant qu'il pouvait prendre deux ou trois respirations à l'heure seulement, et par cette technique-là en arriver à correspondre avec des êtres d'un autre niveau que le nôtre. Ces êtres d'un autre niveau apparaissent dans son oeuvre en 1738. Swedenborg nous dit qu'il commence à entrer en contact avec les anges. Soulignons cette existence des anges. John Locke, figure de proue de l'empirisme philosophique, disait dans son *Essai sur l'entendement humain* que nous ne savons pas si les êtres des

mathématiques et les lois de la physique existent davantage que les anges (Lamm, p. 26). Qui nous dit, en effet, que ces lois de géométrie, ces lois de chimie et toutes ces lois scientifiques qui sont dans des manuels et qui semblent planer quelque part, existent plus que les anges. Or, tous les hommes de science au XVIIIe croient à l'existence des anges. Et ce sont les anges qui renseigneront Swedenborg sur la façon de faire l'amour. En sexualité on ne sait jamais, de nos jours, si on est dans la matière ou si on est dans l'esprit, accordant parfois trop d'importance à l'organe, parfois pas assez d'importance aux fantômes, parfois trop d'importance à la lumière, au téléphone qui vient de sonner. La matérialité compte, certes, mais ne serait-ce pas justement une espèce de lieu entre le matériel et le non-matériel qui constituerait l'expérience érotique qu'on a de la difficulté à vivre. John Locke pose un principe général: les substances matérielles comme la table, le plancher, le lit, n'existent pas de façon plus certaine que les substances spirituelles. Qui peut affirmer que, lorsqu'on a un chagrin d'amour et qu'on ne mange pas depuis trois jours, l'on est dans l'abstrait. Personne ne peut soutenir cela. Nous ne sommes pas dans l'abstrait quand nous vivons un chagrin d'amour, nous sommes dans le concret, dans un concret intérieur. Ça ne se voit pas si la personne ne nous connaît pas mais quand on vit une expérience amoureuse, une expérience dramatique, une expérience intérieure, on ne vit pas moins que s'il s'agissait d'une expérience extérieure.

Ce lieu intérieur, cette substance spirituelle qui est niée dans notre société, serait précisément le véhi-

cule de l'amour. Et la négation de cette substance nous empêcherait d'habiter cet espace intérieur dans lequel l'amour peut se déplacer et se communiquer. C'est comme si l'on retirait le poisson de son eau. Or, cette négation de la substance, ce vide pourrait-on dire, correspond précisément à une découverte scientifique du XVIIIe siècle. Newton, la figure scientifique de ce temps, découvre la loi de l'attraction terrestre: la terre aurait une influence sur la lune, le soleil aurait une influence sur la terre. Ainsi, ces astres, bien qu'éloignés l'un de l'autre seraient en relation et exerceraient une attraction mutuelle. Comment l'attraction peut-elle s'exercer à distance? Comment la vibration peut-elle se propager? Il faut un lieu de déplacement. C'est peut-être dans un milieu semblable que peuvent voyager concrètement les sentiments amoureux.

Newton venait donc de formuler la loi de la gravité. Swedenborg va tenter d'être l'anti-Newton en rejetant la théorie du vide et en posant l'existence d'une substance immatérielle. La sexualité devient alors une manifestation de cette substance par laquelle voyageraient les ondes érotiques. Pour le philosophe, cette substance sera essentiellement de nature spirituelle, son ombre étant la matière ignée, ou encore la matière du soleil. Swedenborg dira que, dans le soleil, vivent les anges, les archanges, les dominations, les principautés et toutes les charges d'amour: chaleur égalant amour, matière ignée, matière solaire, voire les comètes. Toute matière ignée devient le milieu ambiant permettant la communication amoureuse. Ici, l'expression «brûler du feu de l'amour» retrouve tout son sens.

Dans cette orientation des gens du XVIIIe siècle, on a une explication, par exemple, de la tradition britannique des films d'épouvante. Deux des philosophes puritains et néo-platoniciens les plus célèbres du XVIIIe siècle, Cudworth et Moore, vont élaborer des théories d'un milieu intermédiaire qui feront qu'on va croire non seulement aux anges, mais aussi bien aux revenants. Toute la littérature romantique anglaise va s'embuer d'histoires de fantômes qui voyagent à travers les terres, à travers l'atmosphère ou à travers cette substance spirituelle. Pensons au conte d'Edgard Poe: les amantes défuntes qui reviennent d'au-delà de la mort pour se venger. Les platoniciens de l'université de Cambridge seront d'accord avec cette théorie des deux soleils, de ce soleil matériel qui est à l'image du soleil spirituel et de cette matière ignée qui est le milieu par lequel voyagent les esprits et voyagent aussi les vibrations amoureuses. Ces mêmes théoriciens vont justement être à l'origine de la tradition qui associe «amour» et «revenant». En bref, on peut dire, pour arrêter ce survol global de la société de cette période, qu'il y a une espèce de va-et-vient entre le piétisme et le puritanisme. Le piétisme se retrouve chez la plupart des hommes de cette période-là. Surtout chez les protestants. C'est-à-dire qu'on s'oppose à une Église catholique qui met l'accent sur les bonnes oeuvres, on croit plutôt à la ferveur de la foi, à la ferveur de l'amour. On croit aux qualités du coeur plutôt qu'aux activités externes (bonne oeuvres). Cette ferveur nouvelle, ce piétisme, engendre un puritanisme entaché d'un malentendu.

Par puritain, habituellement, on laisse entendre quelqu'un qui *n'est pas* dans sa chair, alors que, plus justement, c'est plutôt quelqu'un qui *est* dans son esprit. L'esprit côtoie la chair et réside dans une région, une sphère cotangente à la sphère de la chair. Le puritain ce n'est pas quelqu'un qui n'est pas dans son corps, c'est quelqu'un qui est dans son âme. Cette «définition» n'implique pas nécessairement de ne pas être dans son corps. C'est d'ailleurs Swedenborg qui va fonder la morale puritaine occidentale qui se développera en Nouvelle-Angleterre, au Québec à l'ère coloniale, et qui va qualifier toute une série de pratiques occidentales particulièrement dans les classes américaines moyennes avec les revues, la pornographie, le cinéma érotique, les vêtements érotiques, les sex-shops. Tout cela serait inexplicable sans le principe puritain concernant les rapports entre l'âme et le corps. Swedenborg consacre plusieurs ouvrages aux rapports qu'il y a entre le corps et l'âme. Platon, chez les Grecs, avait dit que l'âme est dans le corps comme un pilote dans son navire. Beaucoup plus tard, Descartes montra qu'il en était autrement. L'âme n'est pas dans le corps comme un pilote dans un navire; mon être spirituel n'est pas dans mon corps et je ne suis pas dans mon corps comme un pilote dans son navire. Mon âme n'est pas dans mon corps: mon âme est *par* mon corps et mon corps est *par* mon âme. La relation qui s'établit entre mon corps et mon âme n'est pas une relation de dedans à dehors mais bien une relation de moyen.

Swedenborg va vite s'écarter des théories de Descartes qu'il juge insuffisantes et, fasciné par la décou-

verte de Newton sur l'attraction des sphères matérielles, tenter de découvrir une sorte de métaphysique des sexes capable d'expliquer l'attraction entre deux âmes. Pensons au regard platonicien: deux êtres qui se rencontrent pour la première fois, c'est le «coup de foudre», l'attraction entre deux âmes, entre deux esprits. Comment l'expliquer sur le même modèle scientifique que l'attraction entre deux planètes? Swedenborg cherche et trouve son explication finale dans cette substance spirituelle qu'il postule comme étant le milieu dans lequel nous baignons tous et qui nous sert de support. Ainsi, entre Dieu et la matière, il y aurait une forme substantielle, quelque chose de très important qui serait l'esprit, un niveau de l'être comme tel, qui ne serait pas pur esprit mais qui serait déjà suffisamment esprit pour pouvoir ne pas s'articuler selon les lois de la matière. Résumons: pour Swedenborg, il y a quatre atmosphères qui enveloppent la terre: l'air, l'éther, le fluide magnétique et, le dernier mais non le moindre, le *fluidum spirituosum*, le fluide des esprits servant d'arcane majeur pour expliquer le comportement sexuel et le comportement amoureux.

Voici comment Swedenborg s'explique. Le monde commence par un pur esprit simple qui émane, qui rayonne et qui peu à peu se dégrade, se matérialise, selon le schéma classique du platonisme, et qui se complexifie à mesure qu'il s'infériorise. Donc, on part du haut avec une pure lumière qui se dégrade peu à peu pour arriver jusqu'à l'image de notre système solaire. Cette dégradation, nous pouvons la remonter mais nous ne pouvons plus en raison d'une cause précise, historique, d'ordre

religieux. Nous pouvions remonter cette dégradation de la lumière jusqu'à son origine dans le paradis terrestre, c'est-à-dire avant la chute. Adam et Eve, selon les piétistes du temps, se connaissaient par intuition. Les hommes aussi bien que les femmes connaissaient par intuition, par contact direct, par contact absolument franc et total. Il y avait connaissance spontanée. Mais avec la chute, le péché, explique Swedenborg, il ne nous reste plus que la déduction et à ce moment-là on déduit, c'est-à-dire qu'on va du général au particulier, et on n'est jamais capable de partir du particulier pour remonter jusqu'à l'universel, c'est-à-dire, fonctionner par induction pour remonter jusqu'à l'intuition première. Donc, le péché du paradis terrestre, c'est un péché du mode de connaissance. On connaît maintenant les choses à l'envers et c'est pour cela qu'on a de la difficulté dans nos rapports avec les autres, notamment dans nos rapports amoureux. Il y aurait beaucoup de preuves à ça. Par exemple, après vingt ans de vie commune, les partenaires d'un couple s'aperçoivent qu'ils n'étaient pas faits pour vivre ensemble. «Enfin le commencement», dirait le philosophe Michel Serres. On arrive au commencement... à la fin. C'est comme si on faisait le chemin à l'envers. Peu à peu, on découvre les défauts de l'autre que les tiers amis avaient vus depuis dix ans; l'amour aveugle qui voit enfin. Donc, la connaissance amoureuse serait, elle aussi, tout à fait pervertie comme les autres modèles de connaissance, c'est-à-dire qu'on ne connaît l'autre que par déduction.

«Qu'est-ce que tu aimes?» «C'est quoi ton signe astrologique?» «Dans quel parti politique milites-tu?» De

déduction en déduction, on arrive à une pseudo-connaissance de la personne qui sera à l'origine de l'échec amoureux parce qu'après deux jours ou deux ans on s'apercevra qu'effectivement c'était très clair depuis le début. Bachelard disait: «Le réel c'est toujours ce qu'on aurait dû penser». Rendu là, on s'apercevra que ce n'était pas ça, que ça n'a jamais été ça, que ça n'aurait pas pu être ça et qu'on a essayé que ce soit ça parce qu'on marchait la tête et le coeur à l'envers. C'est un peu la façon dont Swedenborg explique la mésentente qu'il y a dans les rapports amoureux des gens. La substance spirituelle, il l'oppose à la substance naturelle tout au long de sa recherche, recherche dans laquelle nous allons rentrer maintenant de façon un peu plus détaillée.

Tout au long de son ouvrage consacré à la sexualité, le philosophe suédois va opposer homme naturel et homme spirituel, substance spirituelle et substance matérielle. Il va opposer l'homme d'esprit à l'homme de corps. Il définit l'amour conjugal d'une façon toute simple, comme étant le moment pendant lequel nous communiquons au niveau de la substance spirituelle. L'amour scortatoire c'est lorsque nous communiquons au niveau de la substance matérielle. L'amour conjugal c'est lorsque nous sommes au niveau des âmes et l'amour scortatoire, au niveau des corps...

A ma connaissance, le mot scortatoire n'apparaît dans l'histoire de notre littérature occidentale qu'une seule fois et c'est chez Swedenborg et pas ailleurs. Voici pourquoi: Swedenborg est un philosophe suédois qui publie en latin ses ouvrages rédigés au cours du XVIIIe siècle; ceux-ci seront ensuite traduits en français au

XIXe. Le titre latin de l'ouvrage consacré en 1768 à la sexualité est *Deliciae Sapientiae de Amore Conjugali; post quas sequuntur voluptates insaniae de Amore Scortatorio*. On le traduit en français: *Les délices de la sagesse sur l'amour conjugal; à la suite sont placées les voluptés de la folie sur l'amour scortatoire* (Paris, Librairie de la Nouvelle Jérusalem, 1887). L'étymologie de «scortatoire» vient aussi bien du sexe des hommes que du sexe des femmes. En effet *scortum* veut dire tout autant «courtisan» que «prostituée» ou «femme publique», mais aussi bien «prostitué» appliqué au mâle, comme par exemple dans la basse latinité. Il y a *scortatus* qui veut dire «débauche» et «libertinage» et il y a *scortor* qui est le verbe «se débaucher» ou encore «se prostituer», enfin *scortes* qui signifie «testicules». L'amour scortatoire va se définir par une pratique qui va s'opposer à l'amour conjugal. L'amour conjugal procède par conjonction des âmes alors que l'amour scortatoire procède par jonction des corps, la jonction des corps définissant l'adultère. Ainsi, on est forcément adultère en dehors des liens du mariage. Avant d'expliquer cela, il faut mentionner la censure qu'a connue le volume lui-même.

Swedenborg a publié son ouvrage en 1768 en édition latine et traitait des «délices de la sagesse sur l'amour conjugal». A la suite, étaient placées les «voluptés de la folie sur l'amour scortatoire». En 1974, on réédite supposément le même volume; c'est le cercle Swedenborg de Meudon, société swedenborgienne tout à fait orthodoxe, qui édite l'ouvrage. Attention à cette dernière édition. Le long et gracieux titre de tantôt avec les délices de la sagesse et les voluptés de la folie, se réduit

tout simplement à «L'amour vraiment conjugal». «L'amour vraiment» ne figure même pas dans le titre original. Cet ajout constitue un symptôme. Swedenborg avait deux tomes à son ouvrage original: *Les délices de la sagesse* et *Les voluptés de la folie*. Mais en 1974, on ne réédite que *Les délices de la sagesse*. *Les voluptés de la folie*, pas même mention! A regarder l'ouvrage édité par les gens en 1974, on ne soupçonnerait même pas l'existence du tome 2 qui pourtant allait à la suite dans la table des matières de l'ouvrage original. C'est sur ce tome 2 de l'ouvrage de Swedenborg occulté dans l'édition contemporaine que je vais me pencher brièvement.

L'amour conjugal, Swedenborg le définit très substantiellement. Mais ce sont les considérations sur l'amour scortatoire qui pourraient fournir les indices d'explication à Suzanne Brögger. Par exemple, la Danoise parle à un moment donné d'attentat à la pudeur parce qu'elle est fatiguée du viol. Elle n'arrête pas de se faire violer. Elle parle aussi de ses amies plus jeunes qui n'arrêtent pas de se faire faire des propositions. Dans une société où à 17 ans on a déjà un amant japonais qui vous poste des godemichets, un amant américain et des relations bissexuelles avec à peu près une douzaine de personnes, les attentats à la pudeur, à ce moment-là, ça touchent les jeunes fille de 9 à 11 ans. Et Suzanne Brögger explique très bien d'ailleurs pourquoi depuis la libéralisation de la pornographie concernant les petites filles, les taux de séduction des innocences, d'attentats à la pudeur, ont considérablement baissé alors que les taux de viols n'ont pas baissé. Le viol n'est pas de la séduction. En libéralisant la pornographie, les petites filles ont moins d'acha-

lants autour de leurs polyvalentes mais pas moins de violeurs; car ils ne sont pas les mêmes! Elle explique très bien en quoi l'opération séduction est très différente de l'opération viol.

Brögger parle donc d'attentats à la pudeur. Swedenborg parle de séduction des innocences. Comparons ces catégories de Brögger et de Swedenborg. Brögger parle de viol, Swedenborg aussi. Swedenborg fait le programme de l'amour scortatoire. La base de l'amour scortatoire est la «fornication». C'est l'élément commun ou le dénominateur commun, l'élément atomique, de tous les comportements scortatoires. Une première façon perverse de vivre sa sexualité selon Swedenborg consiste à pratiquer la fornication avant le mariage avec une maîtresse avec laquelle on s'entend à moyen ou à long terme (comme en affaires), on appelle cela le «pellicat». C'est la fornication avant mariage pratiquée avec une maîtresse consentante. Si, à un moment donné, les affaires vont tellement bien qu'on décide de ne pas se marier et de rester ensemble, on appelle cela le concubinage. On concubine pendant un temps mais à un moment donné cela ne suffit plus. Continuons le cheminement du scortatoire. Premier type de variété: on pratique d'abord des adultères simples, puis doubles, puis triples. L'adultère simple consiste à quitter l'amour conjugal pour aller rencontrer un tiers célibataire, l'adultère double, lorsque les deux partenaires fautifs sont mariés, l'adultère triple se vit entre deux co-sanguins. Après un certain temps cela ne suffit pas encore. Le plaisir s'use comme par érosion. Swedenborg place ensuite la défloration, c'est-à-dire, la transformation de l'état de virginité

en pratique de fornication chez différentes personnes plus jeunes. Ultime désir de variété: le viol, puis, finalement le stade le plus ignoble, la séduction des innocences dont le type représentatif consiste à détourner par l'appât sexuel quelqu'un de sa vocation religieuse.

Swedenborg est très clair: «L'amour du sexe, dit-il, est comme une source d'où il peut découler tant l'amour chaste que l'amour inchaste» (Swedenborg, p. 486). L'amour physique et même métaphysique consiste en un rituel sans cesse approfondi à force de répétitions des êtres qui communiquent entre eux. Quand on prend toujours le même partenaire, pourquoi n'aurait-on pas les plus hautes ou intenses extases. Il y a un principe, ici, qui constitue la base même de la validité de l'amour conjugal. Il y aurait non seulement une sexualité positive dans le mariage mais celle-ci serait plus intéressante que la sexualité libertine. Swedenborg dit que «les caresses scortatoires et les caresses conjugales sont perçues semblables dans les externes quoi qu'elles sont absolument dissemblables dans les internes» (p. 476). Il le dit dans le sens où les caresses conjugales seraient plus senties et plus profondes que les caresses scortatoires. Autrement dit, il faut s'enlever de la tête l'image qu'on se faisait des couples puritains comme restreignant leur sexualité. Ils ne la restreindraient pas mais la vivraient tout autrement et, selon l'hypothèse de Swedenborg, plus profondément encore. Ce n'est que dans les «externes», c'est-à-dire à la périphérie des choses, que le scortatoire ressemblerait au conjugal. Au niveau «interne», au niveau de l'âme, au niveau du principe de la personne, c'est le conjugal qui prédominerait et serait

incomparable dans ses délices et félicités aux voluptés folles de l'amour scortatoire. Qu'entend Swedenborg par les «externes»? Il entend l'habillement, la nourriture, les repas, les festins, les échanges avec profit, les spectacles et les plaisanteries grossières sur l'amour (p. 492). Ces comportements et ceux qui s'y adonnent ne procurent que des plaisirs superficiels, des plaisirs «externes». Ce serait au centre (dans le foyer marital) que résiderait l'ultime jouissance et non à la périphérie.

Aujourd'hui, existent les discothèques, les centres d'achats et autres lieux sociaux semblables où les externes ont l'air tout à fait excitants. Cependant, quand nous pénétrons dans les internes, c'est souvent tout à fait banal. Epistémologiquement, il y a quelque chose qui se rattache ici à ce que je disais plus haut concernant cette existence de la substance spirituelle qui est niée aujourd'hui comme on nie l'existence de toute substance en général. C'est qu'on nie aussi l'existence des internes. On nie qu'il y ait des parties internes, on nie la vie intérieure, on nie le principe de l'intériorité comme tel. Dans la mesure où vous avez des êtres qui se rencontrent entre eux de façon tout à fait «externe», extérieure, et que ces êtres-là nient leur intériorité, vous aurez des plaisirs scortatoires... et chétifs.

Au niveau des facultés de connaissance, le scortatoire étant externe et superficiel, il se limite à l'entendement, à la raison, à la logique. Suzanne Brögger est logique. Tous les discours qu'on tient aujourd'hui sur la féminité, sur le sexe, sur la masculinité, sur l'amour sont sans doute logiques. Le conjugal englobe pour sa part la volonté comme pouvoir actif de connaissance. Tous les

scortatoires postulent qu'ils font ce qu'ils veulent sauf au niveau de leur sentiment où, là, ils se sentent dominés. Ils n'ont aucune volonté pour justement s'accoupler dans leur désir de variété avec d'autres qui leur ressemblent. Ils n'ont pas de volonté, ils ne voient pas pourquoi d'ailleurs ils en auraient et ils se contentent de jugements logiques; ils se contentent de l'entendement. Alors que chez les conjugaux, Swedenborg dit qu'il y a là une pratique incessante de la volonté qui est aussi substantielle que la pratique de l'entendement. L'attitude scortatoire exclusivement logique ne tarde pas à se dégrader, et ceci, en trois étapes. Premièrement, on se dégoûte du conjoint. Deuxièmement, on se dégoûte de tous ceux qui nous entourent. Troisièmement, on se dégoûte du sexe lui-même. Résumons: l'amour conjugal serait l'union des «mentals» (p. 495), l'union des âmes (p. 522), alors que l'amour scortatoire se limiterait à une union des superficies que constituent les corps. Et le philosophe suédois le dit très clairement: «Ainsi (il parle des scortatoires) font ceux qui ne veulent rien percevoir des internes de l'homme, de là cette folie de beaucoup d'hommes d'aujourd'hui» (p. 519).

-III-

Le couple est devant nous: Suzanne Brögger et Emmanuel Swedenborg! Nous allons essayer maintenant de les lire un peu l'un par l'autre avec l'aide de notre vocabulaire contemporain concernant l'amour.

Nous avons des termes récents comme, par exemple, le terme de «vibrations» («je vibre comme lui», ou «en même temps que lui», «je sens ses vibrations», etc.).

Si on continue de véhiculer ces unités que j'appelle ici «vibrationnistes», il va falloir se poser la question que Swedenborg s'est posée. Dans quel milieu, dans quel lieu, dans quelle atmosphère sont véhiculées ces vibrations? Chacun sait que le son ne voyage pas dans le vide. Le son, comme certains types d'ondes, voyage nécessairement dans un milieu, *que ce soit l'air ou l'éther*. Il faut un milieu intermédiaire pour propager ces ondes. Si on admet nos rapports amoureux comme se composant de vibrations, c'est-à-dire, de rayonnements et d'échanges d'ondes, il faudra dès lors postuler l'existence de ce milieu qui véhicule ces ondes. Ainsi, je pense qu'on serait amené à se poser aujourd'hui la question théorique de la nature du milieu dans lequel se font nos rapports sexuels. Et il faudra un physicien du sexe pour analyser la température dans une discothèque, le degré d'humidité, le degré de bruit pour peut-être en arriver à donner une explication scientifique nous disant comment ces gens-là arrivent à se rencontrer et à forniquer sans se connaître. Je pense, si je considère que Swedenborg répond un peu au problème de Suzanne Brögger, que les problèmes de celle-ci pourraient être vus dans la grille swedenborgienne, alors qu'elle adopte pour sa part, une grille naturiste ou naturaliste. Brögger n'arrête pas de glorifier la nature et elle demande même que la nature soit délivrée de l'amour. Elle n'arrête pas de faire appel à la spontanéité, au naturalisme des corps. Il y aurait peut-être un premier point, une première question fondamentale qu'on pourrait lui demander: Est-ce important de parler de la nature quand on parle de l'amour? Est-ce que l'amour est un phénomène naturel? Nous

avons peut-être trop vite rattaché l'amour à la nature. Pour Swedenborg, l'amour n'est pas naturel. C'est l'amour des animaux. Mais l'amour spirituel, l'amour conjugal, l'amour humain au sens fort du terme qu'il serait intéressant de pouvoir développer avec quelqu'un, avec un conjoint, cet amour-là n'existe qu'en dehors, qu'au-delà de la nature. Donc, postuler comme une évidence que l'amour est un phénomène naturel, engendre peut-être une difficulté qui nous empêche de comprendre la suite. On peut se demander si la nature peut comprendre l'amour et si on peut comprendre l'amour en regardant la nature. Mais il n'est pas du tout certain qu'on puisse comprendre la relation qu'on a avec les gens en regardant faire les animaux. Pouvons plus loin: il n'est pas du tout certain qu'on puisse régler les problèmes d'amour en écrivant un ouvrage sur la sexualité.

Deuxième question: Brögger n'a qu'un niveau de discours. Elle parle de l'amour des corps, elle parle toujours à un seul niveau. Swedenborg parle toujours à deux niveaux. Il faudrait, ici, se pencher sur sa fameuse théorie des correspondances; pour Swedenborg le couple «amour conjugal» versus «amour scortatoire» est un système de correspondances qui trouve ses ramifications dans tous les comportements de l'homme. Il y a dans tous les comportements humains un va-et-vient du spirituel au charnel. Swedenborg nous dit que dans l'amour scortatoire tout est charnel y compris le spirituel; dans l'amour conjugal tout est spirituel y compris le charnel. Il y a un va-et-vient entre deux niveaux. Et ce qui surprend, chez Brögger et chez d'autres écrivains qui nous parlent de la sexualité aujourd'hui, c'est qu'ils ne parlent

toujours qu'à un seul niveau. On ne parle toujours que d'une seule chose alors qu'il y en a deux. Il devrait y avoir toujours cette question du corps et cette question de l'âme. Car il y a la question du fantasme et non seulement celle du fétiche (corps-objet). Il y a la question de la matière mais aussi la question de la forme. Il y aurait deux niveaux en l'homme et c'est peut-être la définition de l'homme et de la femme qui est un peu trop univoque chez Brögger. Ainsi, si on accepte le deuxième niveau de Swedenborg, le niveau de l'amour conjugal purement spirituel et ne correspondant absolument pas à la surface des externes, on se trouve à définir, à ce moment-là, l'amour comme ne faisant pas partie de la nature et de la matière. L'amour relève du monde des formes. Ce serait donc un autre rectificatif épistémologique à faire pour comprendre le problème amoureux.

Il y a une différence profonde entre la substance et la matière. La matière, ce n'est que le corps, le corps sexué, la substance étant précisément l'âme, la forme, l'amour. Peut-être que l'amour n'a rien à voir avec la matière et peut-être que le malheur, le bonheur et tous ces sentiments profonds qui qualifient nos vies de façon substantielle, qui nous empêchent de nous lever le matin ou qui font qu'on se lève en pleine forme, n'ont rien à voir peut-être avec le corps. En fait, il y a cette dualité de niveau, cette dualité plutôt, cette complémentarité des niveaux. Je me demande s'il n'y a pas que la moitié de l'amour dans la perspective de Brögger.

L'amour apparaîtrait donc comme ce qu'on pourrait appeler la forme substantielle, c'est-à-dire que la forme serait plus importante que la matière. Peut-être

faudra-t-il revenir à cette notion de forme substantielle pour essayer de comprendre quelque chose. Cette forme substantielle qui se nomme dans le vocabulaire de Swedenborg le fluide des esprits, le *fluidum spirituosum*. Ce *fluidum spirituosum* n'existant pas dans notre représentation moderne, on ne le sent donc jamais. Personne ne sort le matin dans la rue pour observer l'état de ce *fluidum spirituosum*. Nous parlons de vibrations mais nous ne parlons pas du milieu dans lequel se véhiculeraient ces vibrations. Peut-être que si on se représentait un tel milieu, on expliquerait beaucoup de choses. On expliquerait comment ça se fait qu'on a des fantômes, des fétiches; comment il se fait qu'une paire de boucles d'oreille, qu'une cravate, qu'un peu de maquillage, qu'une façon de se coiffer les cheveux peut influencer le niveau des désirs et même celui des sentiments. La solution définitive de Swedenborg est de nous amener à considérer un niveau où il y aurait une substance purement psychique qui serait le véhicule de nos rencontres amoureuses. L'amour dans ce sens-là appartiendrait exclusivement d'une façon dominante à ce niveau, à ce niveau substantiel, au niveau de l'esprit. Là, il n'y a que les internes et tout se passe entre les âmes. L'image la plus intense de l'orgasme réside peut-être dans le miroir d'un lac paisible par un matin d'été. L'orgasme est peut-être une métaphore de l'être plus qu'un engourdissement du paraître.

Imaginons un instant que, couché avec l'autre, tout se passe au niveau de nos âmes. Imaginons que rien ne se passe au niveau de nos corps. Lorsque nous sommes attentifs à ce qui se passe entre nos corps, nous

sommes attentifs à des «niagara» de sensualité, les «niagara» de sensualité masquant et manquant peut-être des «voies lactées» de spiritualité. Peut-être qu'étant attentifs à nos corps, nous considérons que tout se passe à ce niveau mais si on nous montrait ce qui se passe à un plus haut niveau on serait davantage charmé et satisfait. En ce sens, l'amour est une expérience essentiellement verticale, psychique, qui ne considère le corps que comme une enveloppe d'approche.

J'ai étudié au cours de l'année dernière ce qu'on nomme la «hiérogamie» (*hiéros*: sacré et «gamie» de *gama*: mariage), c'est-à-dire les formes sacrées d'accouplement. Evidemment ce thème peut paraître sacrilège, mais c'est parce qu'on est scortatoire. Si on est conjugal on peut comprendre qu'on peut s'accoupler dans l'union sacrée et peut-être même se demander si tout accouplement authentique ne nécessite pas la participation sacrée, la participation à ce que j'appelais, il y a un instant, la substance psychique. A ce moment-là, les hiérogames qui ne communiquent que par l'esprit seraient plus privilégiés que les scortatoires qui eux ne communiquent que par le corps. L'étude de la hiérogamie chez certaines communautés religieuses du Québec, plus particulièrement chez les augustines hospitalières et les ursulines enseignantes, montre combien ces femmes-là étaient heureuses, combien elles semblaient satisfaites, «bien dans leur peau» comme on dit aujourd'hui, comment, souriantes, elles avaient conquis l'ensemble du territoire. Trois personnes sur quatre, rencontrées dans l'histoire de notre éducation, dans l'histoire de notre

restauration et enfin dans tout l'ensemble de nos soins sociaux, trois personnes sur quatre étaient des femmes; les femmes ont tout fait au Québec. Je ne peux reprendre ici cette étude consacrée à la hiérogamie mais je voudrais souligner combien m'apparaissaient alors heureuses ces hiérogames participant à l'amour conjugal très clairement, très explicitement au niveau de l'alliance sacrée dans laquelle elles engageaient toute leur vie. Au niveau du XVe mystère du Rosaire, le Ve des mystères glorieux, Jésus couronne sa mère avec une couronne de roses. Quand on connaît l'importance érotique de la couronne de roses dans la représentation de l'amour courtois et chevaleresque, on aboutit à un mystère qu'on ne peut comprendre si on continue de considérer la sexualité seulement au niveau scortatoire, c'est-à-dire, au niveau du corps.

Je voudrais terminer par un témoignage hiérogamme pour donner un exemple de rencontre érotique authentiquement conjugal et ne mettant en cause que le niveau des internes, délaissant les externes du corps. Je ne choisis pas les religieuses hospitalières, ou les enseignantes, mais bien les contemplatives qui, sous la pulsion d'Aurélie Caouette, ont fondé ici, au Québec, l'ordre des Religieuses Adoratrices du Précieux Sang. Ces femmes avaient un rapport assez spécial avec le sang du Christ, ce dont témoignent aussi bien les monographies sur Aurélie Caouette que les fascicules qu'on distribue concernant les fonctions de ces femmes et comment elles vivent le rapport religieux. J'ai trouvé qu'il y avait là des formes hiérogamiques nettes et absolument indéniabiles. Je vous laisse sur un type de rencontre nocturne

tout à fait particulier. Toutes les nuits, rapporte Miss Sadlier, «à minuit, les soeurs se lèvent et revêtent une robe rouge écarlate en souvenir de celui qui était «le seul à fouler le vin». Elles restent, ces religieuses, une heure chaque nuit en contemplation devant le tabernacle en souvenir de l'heure d'agonie de Getsémanie. Toutes les lumières, sauf une, sont ensuite éteintes et les soeurs retournent à leur cellule en chantant le *Miserere*, ce cri sublime de supplication, pour le monde qui justement à cette heure nage dans le plaisir et le crime» (Extrait de *Les femmes du Canada: leur vie, leurs oeuvres*, Conseil National des Femmes du Canada, s.l., 1900, p. 305). Ces religieuses compensent ainsi, chaque nuit, pour le flot d'amour scortatoire qui se déverse de notre corps divorcé de notre esprit.

Je préfère une femme dans une robe écarlate et qui chante, à une femme qui danse nue devant des hommes qui n'ont pas le droit de la toucher. C'est une question de choix personnel. Encore faut-il savoir où se situe la personne: dans l'apparence extérieure ou dans la transparence de l'intérieur. Et comment concevoir la transparence quand on ne conçoit plus d'intériorité substantielle? Comment parler de ce désir qu'il y a en moi quand je crois qu'il n'y a que vide en-dessous de mes organes? Comment puis-je voir le regard amoureux quand je ne vois plus au-delà des pupilles des yeux? Comment puis-je parvenir à la jouissance quand je piétine à la surface d'un lit? Ils ne peuvent voyager bien loin, ceux qui vont et viennent dans l'espace matériel de leurs organes génitaux. On ne peut aller bien loin en une seule nuit, même en accélérant la vitesse. «Le temps

n'épargne pas ce qu'on fait sans lui», disait un philosophe.

En terminant, je voudrais remercier Sylvie Lamarque, étudiante du Collège Edouard-Montpetit, pour la documentation swedenborgienne qu'elle a mise à ma disposition et ma collègue Claude-Elizabeth Perreault de l'Université du Québec à Trois-Rivières pour sa documentation sur les contemplatives du Précieux Sang.

Références bibliographiques

Suzanne Brögger, *Et délivrez-nous de l'amour*, Paris, Belfond, 1973. Préface d'Emmanuelle Arsan.

En collaboration, *Les femmes du Canada: leur vie. leurs oeuvres*, Conseil National des Femmes du Canada, s.l., 1900.

Martin Lamm, *Swedenborg*, Paris, Stock, 1935. Préface de Paul Valéry.

Madame de La Fayette, *La princesse de Clèves*, (1678), Paris, Le Livre de Poche, 1958.

Emmanuel Swedenborg, *Les délices de la sagesse sur l'amour conjugal; à la suite sont placées les voluptés de la folie sur l'amour scortatoire*, Paris, Librairie de la Nouvelle Jérusalem, 1887.

